

Des cliniques de mémoire pour enrichir le patrimoine commun

JEAN-FRANÇOIS LECLERC

Centre d'histoire de Montréal

Résumé : Centre d'interprétation de l'histoire urbaine et musée de la ville, le Centre d'histoire de Montréal travaille depuis longtemps à intégrer le patrimoine immigrant au patrimoine commun des Montréalais. Depuis 2003, il organise des « cliniques de mémoire » pour recueillir, préserver et diffuser ce patrimoine et celui de quartiers, de groupes et d'individus.

La naissance et le développement des musées sont profondément liés aux questions identitaires qui traversent chaque époque. Cela est particulièrement vrai pour les musées d'histoire et de société.¹ Depuis plusieurs décennies, les musées se sont rapprochés du public de manière remarquable, augmentant leur affluence et leur rayonnement. Bien des facteurs expliquent ce virage relativement récent à l'échelle de leur histoire, du plus noble au plus intéressé, ce qui n'enlève rien à ses effets positifs. Le musée souhaite aujourd'hui participer à sa manière aux grands enjeux de son époque.

La nature extrovertie du concept fondateur du Centre d'histoire de Montréal, qui se veut la porte d'entrée pour découvrir la ville et la comprendre, le rendait sensible à un des phénomènes marquants des transformations de la métropole : l'arrivée et l'intégration des immigrants.² Notre action en ce domaine commença modestement vers 1992 par la création d'un programme éducatif pionnier pour la francisation des immigrants par l'histoire

au musée. Elle s'approfondit dans les années 2000 à la faveur d'une réflexion sur l'identité du Centre d'histoire comme musée public et du souhait d'établir une relation plus étroite avec les citoyens montréalais qui vivent dans des quartiers souvent éloignés du Vieux Montréal touristique, où le musée s'est installé lors de sa fondation en 1983. Les nouvelles expositions permanentes Montréal en cinq temps et Montréal aux mille visages intégrèrent en 2001, plus fortement, la diversité culturelle à la trame du récit historique montréalais. Par la suite, au gré de demandes de commémoration de l'histoire de communautés culturelles, faites par des spécialistes ou des organismes communautaires, le Centre d'histoire a exploré diverses formes de mise en valeur du patrimoine immigrant.

Nos premières expositions sur des communautés – syrienne-libanaise, portugaise et haïtienne³ – ont suscité des questions essentielles : Qui représente la « communauté », qui parle en son nom? Le concept de communauté est-il créé par la société d'accueil pour désigner de manière commode et rassurante un amalgame de sous-groupes familiaux, culturels, politiques et religieux très diversifiés et parfois même opposés? Comment le médium exposition peut-il leur rendre justice?

1 « Plusieurs observateurs partagent de plus en plus l'idée que le musée en soi témoigne non seulement de l'expression culturelle et intellectuelle d'une société donnée mais devient désormais un magnifique laboratoire où l'on peut saisir, en pleine ébullition, les tenants et aboutissants des enjeux sociaux d'une civilisation en mouvance ». Philippe Dubé, *Historical Studies in Education/Revue d'histoire de l'éducation*, automne 2003. http://library.queensu.ca/ojs/index.php/edu_hse-rhe/article/view/459/622.

2 Pour plus d'information sur le Centre d'histoire de Montréal : <http://www.ville.montreal.qc.ca/chm>.

3 Min zamaan - Depuis longtemps. La présence syrienne-libanaise à Montréal entre 1882 et 1940 (2002-2003) ; Encontros - La communauté portugaise. 50 ans de voisinage (2003-2004) ; Tèt ansamn. Tous ensemble. Présences haïtiennes d'ici (2004).

Comment répondre au besoin de présenter une image de réussite sans cacher les traits sociologiques et historiques moins consensuels? Comment nous assurer qu'une exposition rejoindra les membres de cette communauté et pas seulement les visiteurs en recherche d'exotisme local? Comment valoriser l'identité et le patrimoine communautaires sans y enfermer les individus qui les partagent? Comment faire de ce travail un véritable outil de compréhension interculturelle? Ces questions toujours ouvertes nous ont poussés à explorer par la suite une autre voie que l'exposition mono-culturelle. Nous avons préféré depuis 2005 mettre en valeur les communautés qui ont marqué l'histoire de la métropole par des thèmes qui leur sont associés mais qui favorisent l'identification de tous les Montréalais⁴.

L'une des fonctions traditionnelles du musée est de collecter et de préserver le patrimoine.

Or, une des angoisses courantes des groupes issus de l'immigration vient de la difficulté de transmettre à la deuxième et à la troisième générations un patrimoine culturel dont la mémoire constitue souvent l'aspect le plus riche.⁵ Pour le commémorer et le mettre en valeur, nous avons imaginé un moyen souple et mobile qui nous permet de contribuer activement à

4 La communauté noire par Jazz : Les folles nuits de Montréal (2005-2006) et Qui a mis le feu à Montréal? 1734. Le procès d'Angélique (2006-2008); la maternité par Bébé s'en vient. 100 ans de naissances à Montréal (2007); la communauté chinoise par un héros canadien de la Chine communiste dans Les aventures de l'imprévisible Dr Bethune (2009-2010). Les prochaines expositions portant sur des communautés spécifiques, comme celle sur la communauté chinoise (en préparation), seront itinérantes et présentées hors du musée.

5 Le patrimoine culturel immatériel est désormais reconnu comme partie intégrante du patrimoine mondial. La convention de l'Unesco de 2003 et diverses politiques du patrimoine en témoignent. Il est à noter que la définition internationale désigne surtout les langues, traditions, savoir-faire et cultures minoritaires en péril. La section de la politique du patrimoine de Montréal consacrée à ce patrimoine (2005), à laquelle j'ai largement contribué, en esquisse une autre qui tient compte du métissage culturel produit par le milieu urbain, une idée qui mériterait d'être approfondie par les chercheurs. Voir Politique du patrimoine, Ville de Montréal, 2005, à <http://www.patrimoine.ville.montreal.qc.ca/politique.htm>.

sa constitution et à sa transmission au sein de la communauté et dans la société d'accueil : la « clinique de mémoire ».

Notre première clinique de mémoire fut organisée en 2003 en collaboration avec le Carrefour des jeunes lusophones du Québec. Ce faisant, nous avons aussi l'intuition, comme le suggéreront les commissaires Charles Taylor et Gérard Bouchard, que la collecte et la diffusion de témoignages était un excellent moyen de faire comprendre la valeur de l'expérience immigrante à notre société et, ainsi, de « réduire les distances culturelles ». ⁶ Le problème de la transmission n'étant pas réservé aux communautés immigrantes, la clinique de mémoire fut aussi utilisée dans d'autres contextes : quartiers, regroupements, institutions, etc.

Notre collaboration avec l'artiste Raphaëlle de Groot, pour l'exposition Plus que parfaite. Chronique du travail en maison privée 1920-2000 et le projet Mémoire vive avec le collectif Dare Dare en 2002-2003, nous avait convaincus qu'il fallait imaginer des formes inédites de médiation en patrimoine. Ainsi, pour la clinique, nous avons choisi d'associer une activité classique de collecte de témoignages et d'objets à une célébration du patrimoine communautaire. Nous nous sommes inspirés de certains traits emblématiques d'une collecte de sang (familièrement désignée sous le nom de « clinique de sang »), avec son décor – cloisons pour entrevues, sarraus, stéthoscopes, ses fiches d'enregistrement et ses rafraîchissements. Les participants y donnent leurs souvenirs pour sauver leur histoire comme d'autres leur sang pour sauver des vies!

6 « Dans l'esprit d'un renouvellement et d'un enrichissement de la mémoire québécoise, il presse de recueillir ces récits de la bouche même de ceux qui les ont vécus. Dans ce but, nous recommandons la création d'un fonds spécial d'histoires de vie destiné à financer un programme d'entrevues auprès d'un large échantillon d'immigrants ». Gérard Bouchard, Charles Taylor, Fonder l'avenir. Le temps de la conciliation. Rapport. Commission de consultation sur les pratiques d'accommodement reliées aux différences culturelles, Gouvernement du Québec, 2008, p. 258. Tiré de : <http://www.accommodements.qc.ca/documentation/rapports/rapport-final-integral-fr.pdf>.

Les témoignages sont enregistrés par des jeunes de la communauté formés sommairement aux techniques d'entrevue et vêtus de sarraus blancs. Les objets et photographies apportés par les témoins sont notés et numérisés. Ces objets et ces photographies facilitent le contact avec le témoin et leur numérisation assure qu'une trace en subsistera, quoiqu'il advienne, une fois ce patrimoine familial retourné dans ses coffres.

Sept cliniques de mémoire ont été réalisées à partir de 2003 auprès d'associations portugaises, de Montréalais d'origine haïtienne et chinoise, mais aussi de résidants du quartier Rosemont, du centre de réadaptation Marie-Enfant, du complexe résidentiel pour vétérans de la Seconde guerre mondiale Benny Farm et, tout récemment, aux Habitations Jeanne-Mance. Plus de trois cents entrevues furent enregistrées et presque autant d'objets historiques et d'archives, repérés et photographiés. Ces archives ont inspiré ou alimenté des activités d'animation au musée, dans la ville et sur le web ainsi que des expositions.⁷

Ces premiers pas dans le monde du patrimoine immatériel furent faits avec l'audace et les craintes d'un apprenti sorcier. En effet, il faut bien avouer que si l'enquête orale et les récits de vie font partie depuis longtemps de la boîte à outils de plusieurs disciplines des sciences humaines, ils occupent une place marginale dans celle des historiens et plus encore dans les musées. Pour le travail de consolidation de la démarche et des méthodes (encore en cours), nous avons eu la chance de trouver un allié généreux dans le Museu da pessoa, une institution brésilienne établie à Sao Paulo depuis les années 1990⁸.

7 Le prochain projet associant mémoire, histoire et patrimoine urbain est en préparation, sous le thème de Quartiers disparus (inauguration de l'exposition prévue en 2011). Il porte sur la vie des quartiers et secteurs de la ville rasés lors des grandes rénovations urbaines des années 1950 à 1970.

8 Voir www.museudapessoa.net. En 2007, réuni à Montréal, le réseau international des Musées de la personne a lancé une Journée internationale d'histoires de vie, qui convie tous les intéressés, le 18 mai de chaque année, à célébrer la mémoire. Mentionnons que le Centre d'histoire orale et des récits numérisés de Concordia University est également

Échanges et formations au Brésil nous ont menés en 2004 à la création d'un Musée de la personne montréalais, outil d'intervention du Centre d'histoire de Montréal dans le domaine du patrimoine immatériel.

Un autre outil fut conçu pour rejoindre les communautés par ce qu'ils ont de plus cher, leurs enfants, avec le programme Vous faites partie de l'histoire.⁹ Après un premier essai auprès des classes du samedi, nous avons ciblé les classes d'accueil du secondaire destinées aux enfants nouvellement arrivés au pays. D'une durée de 8 à 10 semaines, l'activité permet d'abord aux adolescents de connaître l'histoire et le patrimoine de la société d'accueil grâce aux objets de la collection du Centre d'histoire. Puis, c'est au tour des élèves d'aller à la quête d'un objet ou d'un document qui témoigne de leur histoire personnelle, familiale ou nationale. La perplexité des premiers moments de cette recherche – ils se croient dépourvus de patrimoine – se transforme en une véritable aventure qui déclenche un dialogue intergénérationnel dans la famille élargie. L'activité se poursuit par un travail écrit puis une présentation orale de l'objet familial pendant laquelle ils doivent convaincre leurs jeunes collègues venus de partout dans le monde que ce témoin matériel doit être sélectionné pour représenter toute la classe dans l'exposition de quelques trésors de famille au Centre d'histoire ou à l'hôtel de ville.

Par ses expositions, ses cliniques de mémoire et ses autres activités, le message que lance le Centre d'histoire aux communautés immigrantes est clair : vous contribuez à l'histoire de la société d'accueil et votre patrimoine fait maintenant partie du nôtre.

notre partenaire. Depuis quelques mois, une chargée de projets en histoire orale et mémoire, Catherine Charlebois, a été intégrée à l'équipe du Centre d'histoire de Montréal.

9 Dans le cadre de l'Entente entre la Ville de Montréal et le ministère de l'Immigration et des Communautés culturelles en matière d'accueil et d'intégration en français des immigrants dans les arrondissements, dont le suivi est assuré pour la Ville de Montréal par madame Claire Bradet.

Quelques défis

Comment arriver, comme le proposait le rapport Bouchard-Taylor, à intégrer la pluralité à la mémoire collective de tous les Québécois, tout en permettant aux communautés culturelles de s'identifier à ce passé dans ce qu'il recèle d'universel et de singulier? ¹⁰

Comme nous l'avons vu, le Centre d'histoire de Montréal a exploré diverses voies pour y parvenir. En 2003, au tout début de notre expérience des cliniques de mémoire, j'évoquais dans un article écrit en collaboration avec Joaquina Pires les défis qui attendent, dans une société culturellement diversifiée, « ceux qui, dans les prochaines années, vont travailler à aider les communautés à créer de nouveaux repères identitaires. » ¹¹ Sept ans plus tard, ils demeurent toujours pertinents, tant pour les communautés immigrantes que pour la société d'accueil.

Premier défi : faire émerger la mémoire en déjouant l'oubli sélectif

La mémoire est un matériau fragile et malléable. Le premier défi que j'exposais était « de déjouer l'oubli sélectif qui affecte la mémoire de l'expérience immigrante » en construisant « un nouveau territoire imaginaire des communautés désormais dispersées dans la ville ». Les communautés immigrantes croient en effet faciliter l'intégration des enfants en passant sous silence les événements du passé qui ne confirment pas les rêves ayant motivé le départ et l'installation en terre étrangère. Or, comme l'a si bien dit l'écrivain Frédéric Beigbeder : « On peut oublier son passé. Cela ne signifie pas que l'on va s'en remettre. » ¹² Le processus

de remémoration est souvent nécessaire pour ressouder le fil de la transmission. Et que notre rationalisme scientifique l'admette ou non, il est aussi thérapeutique.

La constitution d'un patrimoine mémoriel ne passe pas seulement par l'enregistrement des témoignages sur des cartes mémoire et CD par un intervieweur. En sollicitant la mémoire, le Centre d'histoire devient un éveilleur de mémoire. Comme l'affirme l'écrivain Milan Kundera, « la mémoire, pour qu'elle puisse bien fonctionner, a besoin d'un entraînement incessant : si les souvenirs ne sont pas évoqués, encore et encore, dans les conversations entre amis, ils s'en vont. » ¹³ Le récit permet donc d'abord à celui qui le porte de retrouver et de consolider le trésor de son expérience et, ainsi, de le préserver dans sa propre mémoire.

Lors d'une clinique de mémoire tenue en septembre 2009 pour souligner le 50^e anniversaire des Habitations Jeanne-Mance, une femme élevée dans une famille monoparentale et pauvre dans les années 1950 se rappelait, les larmes aux yeux, le déménagement misérable des maigres possessions de sa mère en hiver, sur des traînes sauvages, de leur taudis vers les modernes HLM. Essuyant ses larmes, en s'excusant, elle me dit alors à peu près ceci : « Enfant, je ne réalisais pas ce que je vivais, mais en le racontant aujourd'hui, je vois tout à coup la misère dans laquelle nous avons vécu pendant tant d'années. » L'éveil de la mémoire, même douloureuse, n'est donc pas seulement un enjeu pour les populations immigrantes. Elle touche également les communautés, groupes et individus que le caractère minoritaire ou marginalisé a confinés aux limbes de la mémoire collective. Or, les villes, ces refuges de la différence, n'en manquent pas. Ce sont souvent ces groupes qui enrichissent la

¹⁰ Gérard Bouchard, Charles Taylor, *Fonder l'avenir*, p. 211-212.

¹¹ Jean-François Leclerc, et Joaquina Pires, *La mémoire et l'identité de Montréal : des repères territoriaux pour une mémoire sans frontière*, Montréal CULTURES, n° 3, Culture et Quartiers, 12 juin 2003. Voir http://www.culturemontreal.ca/mtl_cultures/030612p1_memoire.htm.

¹² Entrevue par Christian Desmeules, *La mauvaise vie*, Le Devoir, le 19 septembre 2009.

¹³ Kundera évoque ici l'effet de l'éloignement du pays sur des émigrés tchèques après la chute du Mur. Milan Kundera, *L'ignorance*, Paris, Gallimard 2003, p. 36-37.

palette des couleurs urbaines et accentuent son caractère distinctif.

Second défi : réinventer les formes d'intervention en patrimoine

Dans les communautés immigrantes, la transmission de la mémoire et des traditions passe par la famille et quelques associations qui ont souvent du mal à intéresser les jeunes générations. C'est aussi le cas de la société d'accueil, mais les conséquences sont alors moins graves. En effet, des institutions locales et nationales (écoles, archives, musées, etc.) ainsi que la culture majoritaire prennent généralement le relais pour intégrer certains matériaux de l'histoire familiale et du patrimoine personnel aux repères collectifs.

Il est donc important que la culture actuelle, dans ses formes populaires et attrayantes, inspire des événements communautaires et extracommunautaires permettant cette transmission dans un cadre moins formel que la famille ou les activités associatives traditionnelles. Les cliniques de mémoire sont conçues pour offrir ce cadre festif et ce contact intergénérationnel détendu. Nous osons croire qu'elles donneront aux jeunes générations de ces communautés, mais aussi à celles de la société d'accueil, la possibilité de renouer avec leur passé, les traditions et la mémoire communautaire sans y être enfermées. Il faut donc oser réinventer les modes d'intervention en patrimoine en leur insufflant fantaisie, émotion et créativité.

Troisième défi : dévoiler la diversité qui se cache derrière les stéréotypes

La réalité culturelle des communautés est souvent plus diversifiée que leur image publique, comme nous l'a démontré encore récemment notre collecte au sein de la communauté chinoise de Montréal.¹⁴ Avec le souci légitime d'éviter

14 L'opération EnQuête d'histoires : la communauté chinoise de Montréal, réalisée en 2008 avec le soutien du Ministère de l'Immigration et des Communautés culturelles. Voir www.museedelapersonne.ca/enquetedhistoires/.

les conflits, les communautés font passer les différences sous le tapis de l'uniformité sociale et de la bonne entente. L'image réductrice qui en résulte affecte la perception que peuvent avoir de leur héritage les membres de ces communautés et les jeunes générations.

Le travail de collecte et de diffusion des mémoires individuelles contribue à révéler la diversité des parcours au sein d'une même communauté. Il devient alors plus facile pour chacun d'y trouver un semblable et de s'y identifier.

Quatrième défi : collecter, conserver et reconnaître le micropatrimoine menacé

Le patrimoine le plus usuel est fait de souvenirs et d'objets familiaux et personnels ayant une valeur symbolique ou sentimentale. La famille ne peut à elle seule assurer sa pérennité. Il suffit de quelques accidents de parcours pour rompre la chaîne de transmission. Les collections des musées et des archives montréalaises et québécoises témoignent encore bien imparfaitement de la présence historique des populations immigrantes, souvent faute de budgets d'acquisition ou de liens avec d'éventuels donateurs issus de ces communautés. C'est pourtant à ces institutions de prendre la relève des familles, car rares sont les communautés ayant immigré depuis 50 ou 100 ans qui peuvent compter sur des organismes chargés de préserver leur mémoire, leurs objets et leurs archives. Les organismes de la société d'accueil doivent jouer un rôle actif non seulement pour préserver, mais également pour évaluer, comprendre et étudier cette mémoire individuelle pour qu'elle serve un jour à enrichir l'histoire collective.

Cinquième défi : ancrer de façon créative cet héritage culturel dans la ville

Dans la plupart des communautés, existe le besoin de reconnaissance et d'ancrage historique et culturel sur le territoire urbain. En tant que musée municipal, nous avons eu souvent l'occasion de mesurer l'importance symbolique

et émotive des gestes institutionnels de mise en valeur de la présence des communautés. La ville, lieu de représentation par excellence, est en effet le territoire où elles aspirent à une reconnaissance publique de leur existence par des repères visibles. Les formes permanentes classiques de reconnaissance – monuments, statues, arches – risquent de figer la mémoire d'une société et de quartiers en constante évolution.¹⁵

Il y a donc lieu d'imaginer des manières plus souples, empathiques et ludiques de rendre visible la mémoire communautaire et individuelle dans l'espace public. C'est ce que nous tentons de faire depuis plusieurs années avec les cliniques de mémoire et les activités de diffusion qui en découlent. S'il s'agit d'une piste parmi d'autres, nous espérons qu'avec la collaboration de nos partenaires, nous pourrions l'emprunter encore plus d'une fois.

15 Comme exemple de repère permanent qui arrive à s'inscrire intelligemment et discrètement dans le paysage urbain sans trahir sa diversité, mentionnons les « bancs de pierre et de paroles » installés sur le boulevard Saint-Laurent en avril 2009 pour rappeler la présence historique des Portugais dans ce secteur.